

Le Suez réactionne à 3,235. Les réalisations qui s'étaient un peu arrêtées reprennent. Il semble que ce soit une queue de liquidation.

Rappelons que c'est demain 8 juin qu'a lieu l'émission aux guichets de la Société générale et du Crédit industriel des 50,000 obligations du chemin de fer de Sao-Paulo et Rio-Grande.

Au cours d'émission, soit 405 403 50 pour les titres libérés à la répartition), le placement ressort à 6 0/0 sans compter la prime de remboursement, qui est de 95 fr. Les coupons semestriels de 12 fr. 50 sont payables à Paris le 1^{er} mai et le 1^{er} novembre de chaque année.

Après Bourse

4 heures. — 3 0/0, 102 50. — 3 1/2 0/0, 107 50. — Extérieure, 69 5/16. — Turc, 25 80. — Banque ottomane, 725. — Rio-Tinto, 418 75. — Tharsis, 120 62. — De Beers, 523 75. — Portugais, 25 5/8. — Robinson, 223 75.

MINES D'OR. — Renseignements et négociations, chez Lemaire Dupont et Co, 18, rue du 4-Septembre.

LA CARTE DU TRANSVAAL

de l'éditeur Sevin, 8, Boule^d des Italiens, indique l'orientation et la position des Filons aurifères ainsi que les concessions exploitées.

Envoyez 5 timbres de 15 C^{ts} à M. Sevin et vous recevrez franco cette belle carte en couleurs. (Format 1^{er} X 0^{ms} 68).

NÉCROLOGIE

L'amiral Chopart est mort la nuit dernière à la villa Clotilde, près de Cannes.

L'amiral, qui était l'un des plus anciens amiraux de France, habitait le département des Alpes-Maritimes depuis plusieurs années.

PARIS AU THÉÂTRE

Opéra-Comique : Premières représentations de *Pris au piège*, opéra bouffe en un acte, de Michel Carré fils, d'après Lafontaine; musique de M. André Gédalge; et de *Guernica*, drame lyrique en trois actes, de MM. P. Gailhard et B. Gheusi; musique de M. Paul Vidal.

... Et d'abord il convient de remercier la direction de l'Opéra-Comique, car je suppose que c'est à elle que nous devons cette innovation : on nous a distribué une plaquette où la pièce est analysée, où les auteurs sont magnifiés, où les artistes sont glorifiés, où tout le monde, enfin, a son petit coup d'encensoir; tout le monde, excepté le souffleur et le pompier de service! C'est une lacune. Je la signale afin qu'à l'avenir semblable omission ne se produise plus, toute innovation impliquant un progrès. Désormais la critique n'a plus à chercher ses épithètes. La direction les lui fournit. C'est fort bien ainsi; puisque c'est amusant...

Pris au piège est une imitation du *Florentin* de Lafontaine. C'est l'éternelle histoire du tuteur berné. Qu'il s'appelle Géronte, Bartholo ou Harpagène, il se résume pour nous dans les personnages de Beaumarchais et dans l'aventure d'Almaviva et de Rosine.

La musique de M. Gédalge me plaît infiniment. Elle est fort difficile à exécuter sans doute; mais j'estime que le tour de force n'est pas mince qui consiste à conserver l'allure classique de la comédie à ariettes en y adjoignant toutes les ressources de la musique moderne.

Avant M. Gédalge, Grisar avait su résoudre le problème. M. Gédalge le continue avec beaucoup de distinction et avec, en plus, une triture particulièrement curieuse.

Par surcroît sa musique demeure tout à fait française, ce dont je le félicite beaucoup, le cas se faisant rare.

Mlle Leclerc est charmante en Hortense. Sa voix fine et clairement timbrée a bien les préciosités du genre et lance le trait avec une radieuse audace. Mme Molé-Truffier, soubrette née, réédite avec bonheur le personnage qu'elle a maintes fois joué. Carbonne, dont la voix est délicieuse, devient chaque jour plus gentil comédien, et Bernaert fait, en bonne ganache de comédie, le tuteur bafoué.

L'impression qu'on emporte de *Guernica* est bien ce qu'est l'œuvre elle-même: fugitive et sommaire.

J'entends parfaitement ce que les auteurs ont voulu faire; seulement ils ne l'ont pas fait.

Il s'agit d'un fait, puisque l'histoire de *Guernica* est vraie, et existe. Or, il n'est rien de plus difficile que de transporter à la scène un fait divers; attendu qu'on se hâte tout de suite à la différence qui existe entre la vérité et la vraisemblance.

Au théâtre, je ne cesserai de le répéter, il ne s'agit pas d'être vrai; il s'agit d'être vraisemblable.

Guernica a beau être vraie, — Gailhard me l'a affirmé lui-même, — *Guernica* n'est pas vraisemblable. Et tout est là.

Un fait dramatique ne peut avoir d'intensité à la scène qu'autant que les personnages qu'il met en action vous sont rendus intéressants par leurs tenants, leurs aboutissants, c'est-à-dire par tout ce qui constitue leur raison d'être. Autrement, et j'entends si on ne vous les a pas préparés, ce ne sont plus que des passants... qui passent. *Guernica* est un scénario. Ce n'est pas une pièce.

Nous sommes en 1873, à Guernica, petite ville de Biscaye, lors de la dernière insurrection carliste. Nella est fiancée au capitaine Mariano, de l'armée espagnole. Nella a un frère, qui aime, lui aussi; mais qui aime, comme il le dit, une femme qu'on ne peut épouser: la Patrie! Ce frère — il se nomme Juan — est un chef carliste, et, par conséquent, le hasard des combats va le mettre en présence du fiancé de sa sœur. L'événement inévitable se produit. Juan et Mariano se trouvent face à face, les armes à la main. Juan est tué. Nella ne peut plus épouser celui qui a combattu la cause carliste, et elle entrera au couvent. (Un quatrième acte devait nous montrer la cérémonie de la prise de voile; on a supprimé cet acte. Je me demande pourquoi.)

Il est vrai qu'il n'ajoutait pas à l'émotion

possible, et Nella n'en demeurait pas moins une passante... qui passe, comme j'ai dit. Pourquoi? Toujours pour la même raison: parce que nous ne savons ni d'où elle vient, ni où elle va.

Les auteurs, pénétrés d'un sujet dont ils furent les témoins oculaires, ont cru, de bonne foi, que le public serait, comme eux, envahi par la même conviction; et ils ont écrit un poème tout en surface, tout en indications, lesquelles malheureusement n'indiquent rien.

D'où l'absence d'intérêt, d'où, par exemple, au second acte une scène d'assemblée populaire, avec tribun à la tribune — un tribun qui parle en vers, et que par conséquent je vous recommande comme unique en son genre — une scène purement politique, dont à l'avance on escomptait l'effet, et dont l'effet ne s'est pas produit, parce qu'il ne pouvait pas se produire, étant invraisemblable; encore qu'absolument véridique. Ainsi du reste.

La partition de M. Vidal devait nécessairement se ressentir des « promptitudes » de son livret. On n'a pas laissé à son inspiration le loisir de se musicalement attarder. C'est comme si, sans s'en douter, ses librettistes lui avaient dit: « Nous sommes en Biscaye, nos gens ont des bérêts, faites de la couleur là-dessus? » Tout comme si, aujourd'hui, il était encore possible de « faire de la couleur » avec des bérêts ou des sonailles de mules!

C'est l'intellectualité, c'est la pensée qui crée le coloris; ce n'est pas le rendu de l'écriture.

Votre pièce, mes amis, ne se passe pas en Espagne parce que vous multipliez le rythme en trois temps avec des accords arrachés. Elle se passe où vous voudrez, en Amérique, au Kamtchatka, attendu que vos personnages ne sont pas plus espagnols que batignollais — Il y a des gens qui se disent espagnols, ainsi que le prétendait Offenbach...

Reste une musique remarquablement écrite, et sage, et soignée, et peuplée d'idées.

Elle procède de Gounod et de Massenet. (Ce n'est pas un reproche au moins!) Maintes fois on l'a applaudie, sachant, avec judiciousité, faire le départ entre le compositeur victime et les librettistes, victimes si bien intentionnés pourtant!

L'interprétation aide peu au succès. Il est clair que Mlle Lafargue n'a pas encore les épaules assez robustes pour supporter le poids d'un personnage tel que Nella. Avec elle, c'est bien le cas de dire l'habit ne fait pas le moine. Elle a beau être habillée en Espagnole, elle n'en reste pas moins une Parisienne brune, qui va à son travail — à moins qu'elle n'en revienne. Sa voix est jolie, mais non exempte d'une monotonie qui en détruit vite la saveur. Bouvet, toujours bon comédien, n'a rien à chanter. Il déclame en artiste, étant artiste. Je l'aime mieux baryton. Jérôme a délicieusement perlé un duo au troisième acte, duo poétique, d'inspiration délicieuse, de rythme trouvé, et qui a été le succès de la soirée.

Mlle Elven, dans un rôle inutile, a montré beaucoup de gentillesse et de désinvolture, et M. Mondaud, dans un rôle aussi inutile, a fait ce qu'il pouvait, soit pas grand'chose.

Il m'est particulièrement désagréable de ne pouvoir louer comme je l'aurais voulu, c'est-à-dire tout à mon aise, et Gailhard, dont je prise tant les qualités directoriales; et M. Gheusi, dont j'ai apprécié fort les vers bien frappés, encore que peu lyriques; et Paul Vidal, que je tiens pour un musicien de rare distinction, mais, tout comme le Juan de *Guernica*, j'ai fait un pacte — et ce n'est pas d'hier! — avec une femme qu'on n'épouse pas non plus, mais qui est bien la plus tyrannique des vieilles maîtresses: LA VÉRITÉ!

Toutes les fois que j'essaye de la farder, elle est là, à mon oreille, pour m'affirmer que son éternellement splendide nudité vaudra toujours mieux que les vains oripeaux dont j'essaierais de l'affubler.

Et je l'écoute — à regret; — mais je l'écoute...

Léon Kerst.

Courrier des Théâtres

Ce soir, aux Menus-Plaisirs, à neuf heures, première représentation du *Mascot*, pièce bouffe en trois actes, de M. Alfred Delilia.

Plusieurs de nos confrères annoncent qu'il est question de donner cet été au théâtre d'Orange *Samson et Dalila*, de M. Camille Saint-Saëns, avec tout le personnel, artistes, chœurs et le matériel de l'Opéra.

Les choses ne sont pas aussi avancées qu'on le croit: d'abord le principal intéressé, M. Camille Saint-Saëns, n'a pas été encore avisé de ce projet. De plus, de nombreuses difficultés matérielles se présentent. Il faudra commencer par couvrir la scène du théâtre d'Orange pour que les artistes puissent se faire entendre du public, il faudra également construire un plancher spécial pour l'orchestre. Enfin il faut compter avec le mistral qui, l'année dernière, souffla avec une telle violence que les spectateurs n'entendirent absolument rien de la pièce représentée, l'*Antigone* de Paul Meurice et Vacquerie.

M. Saint-Saëns, qui était parmi les assistants, constata par lui-même les effets déplorable de l'acoustique. On exécuta de lui une cantate, l'*Hymne à Pallas*, dont personne ne perçut une note.

Le théâtre des Folies-Dramatiques reprendra la saison prochaine un de ses plus gros succès, la *Fille de Madame Angot*. M. Lécocq a autorisé M. Peyrieux à remettre cette opérette populaire au répertoire de son théâtre.

Mlle Marguerite Brandon, une jeune et très jolie chanteuse, vient de débiter au théâtre de la Gaité, dans le rôle de Bengaline du *Grand Mogol*; elle y a obtenu un légitime succès. A propos de ce théâtre, rectifions une erreur qui s'est glissée dans la nomenclature des recettes du mois que nous avons donnée hier. La Gaité